

La Classe Ouvrière Italienne est-elle vaincue ?

DES quartiers entiers rasés par l'artillerie des formations de S.S.... Naples, Milan, Turin en ruines... Rome saignée... Les combattants antifascistes, les militants ouvriers assassinés par milliers, emprisonnés, torturés par dizaines de milliers, déportés en wagons plombés pour destinations inconnues par dizaines et dizaines de milliers : 300.000 victimes en tout à en croire les vantardises sadiques des fascistes parisiens, un bain de sang et d'horreur, cent fois pire que tout ce que le fascisme avait jamais osé, tel est le bilan du Feldmarschall Rommel et de son Quisling Mussolini. La révolution italienne, saignée, courbe la tête. Elle doit se terrer et se taire. Les lâches et les trembleurs diront peut-être même que c'en est fait d'elle pour être partie trop tôt.

Nous sommes sûrs au contraire, quant à nous, que demain, dans une situation internationale nouvelle, le mouvement révolutionnaire renaitra en Italie, plus fort, plus décidé que jamais. Mais la révolution italienne doit-elle tarder à renaitre, elle n'en a pas moins donné au monde un exemple qu'il faut savoir méditer. Sa défaite comme sa victoire sont pleines d'enseignements.

Il fallait fraterniser

La répression a été terrible. Elle ajoute une nouvelle page à l'histoire de sang de l'hitlérisme. Mais elle apporte aussi sa leçon. Comment a-t-il en effet été possible que des soldats, ouvriers et paysans sous l'uniforme, assassinent ainsi leurs frères. Certes, le gros du travail a été fait par les S.S. ; certes les soldats allemands sont encore paralysés par la terreur ; mais comment expliquer que nulle part la répression n'ait faibli. Sinon parce que la révolution italienne était restée étrangère aux soldats allemands.

La première tâche des organisations ouvrières au lendemain du 26 Juillet aurait dû être de fraterniser avec les soldats allemands, d'envoyer des agitateurs dans les unités casernées dans chaque ville, de distribuer des tracts, de faire des inscriptions auprès des cantonnements pour expliquer que le prolétariat italien voulait, non la victoire de Churchill-Roosevelt, mais celle de la révolution mondiale. Au lieu de cela, les partis ouvriers n'ont cessé de cultiver les ressentiments populaires contre les "Tedeschi", d'expliquer qu'il fallait prendre les armes contre les Allemands. La classe ouvrière a payé le prix de leur capitulation devant la bourgeoisie.

Il fallait imposer la paix définitive

La classe ouvrière italienne ne pouvait tendre vraiment la main aux soldats allemands que si, imposant elle-même par son action la paix immédiate et totale, elle faisait appel au désir profond qui est celui du peuple allemand comme celui de tous les peuples d'Europe : la fin de la guerre et du massacre. Les ouvriers italiens voulaient la paix. Ils l'ont manifesté par les grèves répétées de Turin et de Milan, par les grèves générales de Naples et de Rome ; les soldats qui, par groupes, ayant jeté les armes, rentrent chez eux, quittant le sud de la France et les Balkans, le manifestent encore.

Mais la bourgeoisie italienne ne voulait pas d'une telle paix : elle voulait conclure un ultime marchandage ; elle voulait la paix de l'ordre capitaliste. C'est pourquoi finalement Badoglio a signé l'armistice avec Eisenhower : en échange de l'appui, demain, de la flotte, de l'armée et des usines italiennes, il espère obtenir le retour de quelques lambeaux de l'Empire colonial italien et l'investiture des "démocraties" contre la révolution italienne. En attendant, les mêmes pauvres bourgeois continuent à se faire tuer tandis que les mêmes financiers, industriels et gros propriétaires empochent les dividendes de la trahison. Toujours au nom de la patrie, de la chrétienté et de la civilisation, les mêmes chefs mènent sous le même drapeau les ouvriers et les paysans au même massacre.

L'affaire Badoglio, après l'affaire Darlan, aura ainsi démontré aux masses ce que nous n'avons cessé de répéter : que c'est pour les mêmes buts, pour les mêmes motifs que l'on se bat de part et d'autre. Pour la bourgeoisie italienne, la liquidation du fascisme n'a été qu'un changement de masque. Dans un camp comme dans l'autre, les rapports sont les mêmes entre le capital et le travail ; ce sont ces rapports qu'il faut changer si l'on veut vraiment instaurer un ordre nouveau. Les dirigeants ouvriers qui ont prêché la guerre aux côtés des Alliés, récoltent aujourd'hui le fruit tragique de leur politique. Des dizaines d'entre eux assassinés, parmi lesquels Luozzi, à Milan, un gouvernement de militaires et de princes quel que part en Italie du Sud, voilà ce qu'a apporté la politique de la "guerre des démocraties".

Il fallait organiser le pouvoir ouvrier

Les masses voulaient la paix. Elles ont lutté pour elle. Mais elles n'ont pas pu imposer leur paix : la paix immédiate, définitive et totale. Elles ne l'ont pas pu parce que leur force n'a pas été assez grande, leur organisation assez puissante. Le 26 Juillet, elles se sont trouvées précipitées sans guide et sans chef dans l'arène politique. Les partis socialistes et communistes ne continuaient que de petites organisations de sommet. Cette situation aurait pu permettre précisément à la révolution italienne d'aller tout de suite très loin.

Effectivement, dans les usines les ouvriers ont immédiatement procédé à la désignation de leurs délégués qui, réunis, ont pris en mains la direction des luttes ouvrières. Ainsi se sont reconstituées spontanément les commissions

lit "LA VÉRITÉ"

expurgé ce texte de tout ce qui pouvait gêner la propagande empoisonnée du chauvinisme. Il a passé sous silence le fait, indiqué par l'ouvrier rédacteur du texte, que DES ALLEMANDS se trouvent AUSSI à Auschwitz.

Grenier ne veut pas qu'il soit dit que le peuple allemand est aussi un peuple opprimé et qu'une révolution véritable ne peut être préparée qu'en commun par tous les opprimés et exploités.

(Suite page 8, 2^e colonne)